

ROMAN

Victime de la « grosse machine à illusions »

C'est du côté des broyés du rêve américain que se penche Louis-Philippe Dalembert, dans un roman choral sur l'assassinat « légal » d'un jeune noir.

MILWAUKEE BLUES

Louis-Philippe Dalembert

Sabine Wespieser, 280 pages, 21 euros

Louis-Philippe Dalembert (né à Port-au-Prince) brosse le portrait d'un homme que sa mort a tiré de l'anonymat. Le meurtre de George Floyd en mai 2020 lui a inspiré ce roman dense, qui met en scène la vie d'un gamin devenu star de foot, brisé après une blessure, né dans les quartiers noirs de Milwaukee (Wisconsin), où l'auteur a enseigné. Dans un pays encore plus divisé depuis l'arrivée du « Polichinelle à moumoute », les protagonistes défilent devant le lecteur, restituant les étapes d'une vie démarrée dans l'une des villes les plus ségréguées des États-Unis. Le récit s'ouvre sur la mort, filmée en direct, d'un homme noir d'une quarantaine d'années prénommé Emmett, comme Emmett Till (14 ans), qui, en 1955, a été kidnappé, mutilé et tué par des Blancs. Il avait sifflé une Blanche ! Meurtres acquittés. L'Emmet de *Milwaukee Blues* meurt lors d'un plaquage ventral, le genou d'un flic entre les omoplates, « comme on fait avec le mouton de l'Aïd ». Dalembert donne à tous ceux qui l'ont côtoyé voix au chapitre. Emmett, fils unique d'une mère pieuse (« Christ en bonne femme »), père absent, vivait à Franklin Height, vrai Bagdad frappé de plein fouet par la récession ; usine de Harley-Davidson fermée, montée en flèche des mères célibataires...

Libérer « l'énergie négative accumulée »

Le gosse tâte du ballon avec talent. Ascension fulgurante, université, bourse... La collectivité mouvante des témoins dessine des bouts de ce qu'il fut : gestes essentiels, bribes de caractère, perspective écrasée par les empêchements.

L'ensemble redessine le poids de l'histoire dans son destin. Le coach noir dépeint ce « petit gars d'un ghetto noir de Milwaukee, élevé dans la foi pentecôtiste, catapulté dans un univers de Blancs catholiques issus des classes moyennes aisées ». On sent du dedans l'ado de 1,92 m, 110 kg, timide à l'excès, qui va peu à peu libérer « l'énergie négative accumulée ». Il voit l'appétit des agents à l'affût de joueurs charismatiques, et les étudiantes blanches en chasse au « meal ticket », ces étudiants-athlètes. Le coach le met en garde contre la menace, « dans ce pays, pour des hommes comme nous », et témoigne de sa chute, sans diplôme, après deux blessures ; du côté des broyés du rêve américain, cette « grosse machine à illusions ». Les jeunes femmes noires se moquent d'Emmett : « Celui-là, il ne peut pas s'en tenir aux frangines ? Dès qu'ils ont un peu de succès, il leur faut leur petite Wasp. » D'autres voix s'ajoutent ; les amis d'enfance, le gérant pakistanais de la supérette qui passe le coup de fil aux flics, ainsi que Ma Robinson, ex-gardiennne du centre pénitentiaire pour femmes, qui a fui la « ségrégation trop virulente du Sud profond ». Elle orchestre la marche monstre en hommage à Emmett (50 000 personnes).

Le coach noir dépeint ce « petit gars d'un ghetto noir de Milwaukee, élevé dans la foi pentecôtiste ».

Il y a des témoins indirects : une jeune Haïtienne, étudiante en littérature, et son copain, un petit-fils de juifs ukrainiens, étudiant en histoire sur l'« intersectionnalité et post-colonialisme ». On trouve une flopée de références musicales : Dylan, Marley, les Stones, J. B. Lenoir, North Carolina Ramblers... L'auteur se fraye un chemin à la dynamite dans un univers complexe. Ce roman, qu'on peut dire choral, traverse à voix multiples d'épaisses zones de silence. On entend enfin respirer celui qui s'est tu. Ici, il reprend souffle, via l'attention solidaire de tous.

MURIEL STEINMETZ